

# Traces gnostiques dans l'évangile selon Jean

## ***Pertinence de la question***

L'évangile selon Jean est le dernier en date de rédaction des évangiles canoniques. On peut le dater de la fin du 1<sup>e</sup> siècle ap. J-C. Quant aux systèmes élaborés des grands docteurs gnostiques (Basilide, Valentin, etc.), ils apparaissent seulement au 2<sup>e</sup> siècle. Apparemment donc il y aurait anachronisme dans le libellé et le projet de cette conférence.

Cependant, la gnose est connue dès le milieu du 1<sup>e</sup> siècle. Ainsi Paul la critique dans la 1<sup>e</sup> épître aux Corinthiens : « *Et quand j'aurais (le don) de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance (gnôsis), quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.* » (13/2) « *L'amour ne succombe jamais. Que ce soient les prophéties, elles seront abolies ; les langues, elles cesseront ; la connaissance, elle sera abolie.* » (13/8) Paul est donc ici un gnosimaque avant la lettre. C'est le nom donné à certains hérétiques qui étaient ennemis de la connaissance ou de la gnose (voir mon [Petit lexique des hérésies chrétiennes](#), Albin Michel, 2005).

Même diatribe dans 1 Timothée 6/20-21 : « *Ô Timothée, garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes, et les disputes de la fausse science (tès psudônumou gnôseôs). Quelques-uns pour en avoir fait profession ont, en ce qui concerne la foi, manqué le but.* » Notez l'opposition entre la gnose-connaissance et la foi. – Il y a eu donc très tôt un courant gnostique, ou bien, si on veut à tout prix situer la gnose au 2<sup>e</sup> siècle, moment certes de son grand épanouissement en système, un courant pré-gnostique.

Ce courant a même pu être considéré par le parti proto-orthodoxe (j'emprunte l'expression à Bart Erhman, dans *Les Christianismes disparus*, éd. Bayard) comme l'hérésie par excellence, celle qui « coiffe » toutes les autres, puisque le *Contre les hérésies* d'Irénée de Lyon écrit à la fin du 2<sup>e</sup> siècle (180) porte en sous-titre : *Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur.*

## ***Le Prologue***

Il commence par évoquer le Verbe, ou la Parole (en grec *Logos*), coexistant à Dieu depuis le commencement. Formellement son évocation est calquée sur celle de la sagesse de Dieu, dont il est question dans le livre des Proverbes, où elle parle ainsi : « *L'Eternel me possédait au commencement de son activité, avant ses œuvres les plus anciennes. J'ai été établie depuis l'éternité, dès le début, avant même que la terre existe, etc.* » (8/22-23) Cependant la Parole n'est pas, comme peut l'être cette Sagesse de Dieu, qu'une modalité de l'action de Dieu dans le monde, seul « monarque », ce qui justifierait en christianisme la position ultérieure des « hérétiques » Monarchiens et Modalistes (voir là aussi mon *Petit lexique* susmentionné), mais elle est Dieu elle-même : « *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.* » (Jean 1/1) C'est cette fusion que certains n'ont pas acceptée : on les appelle *Aloges* (ceux qui refusent le Prologue de Jean, en ce qu'il assimile le *Logos*, incarné en Jésus-Christ, à Dieu lui-même). Certains aussi disent que ce Prologue ne peut être de la même main que le reste de l'évangile, où par exemple Jésus dit : « *Le Père est plus grand que moi.* » (14/28)

Il reste que ce Prologue contient déjà les éléments constitutifs de la divinisation de Jésus et d'une doctrine trinitaire, telle qu'on les verra se dessiner dans le Symbole de Nicée (325), qui parle ainsi du Fils : « *Né du Père avant tous les siècles, consubstantiel au Père* ». – Ne pas franchir ce pas est en rester à un christianisme pré-nicéen, ce qui est le propre par exemple des Unitariens, et même de la tendance foncière du protestantisme, qui est bien « monarchienne » : *Soli Deo Gloria !* (À Dieu seul la Gloire !)

Y a-t-il dans ce Prologue des traces de gnose ? Soit le 3<sup>e</sup> verset : « *Tout a été fait par elle (la Parole), et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, etc.* » C'est la traduction de Segond, que vous connaissez bien. Mais on peut comprendre, en coupant autrement, les mots n'étant pas séparés dans les manuscrits : « *Sans elle rien n'a été fait. Ce qui a été fait en elle était la vie, etc.* » De là on peut alors aller jusqu'à comprendre, comme firent plus tard les cathares, ces gnostiques du Moyen-âge : « *Sans elle a été fait le Rien* ». Ils lisaient le texte dans le latin de la Vulgate (ici : *sine ipso factum est nihil*), mais donnaient toujours à ce *nihil* un sens très fort. Ainsi, « *Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien* » (1 Corinthiens 13/2), devenait pour eux : « *Si je n'ai pas l'amour, je suis un néant* ». Comme dit la chanson : « *Sans amour on n'est rien du tout* ». Finalement, dans cette lecture, on se rapprocherait du dualisme gnostique : déserté par la Parole, le monde n'est qu'un Néant. Il n'y a pas de demi-mesure, et le mal n'est pas qu'une absence de bien, *amissio boni*, mais il a une existence propre : ici l'horreur d'être dans un monde sans lumière. Ce pessimisme est un trait caractéristique de la gnose (on me le reproche toujours quand je la défends), mais il ne faut pas en oublier le second volet, qui succède à sa constatation : les moyens de le conjurer, par le retour à une unité perdue.

Comme trait gnostique ou gnosticisant, on peut penser ensuite à l'importance que tient dans le Prologue la Lumière, métaphore de la connaissance. Elle joue un grand rôle chez les gnostiques, par exemple dans l'évangile selon Thomas (v. logion 83). À plusieurs reprises, dans celui selon Jean, Jésus se dit lui-même « *la lumière du monde* » (8/12 ; 9/5).

« *En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.* » (1/4) La lumière dont il est question dans ce Prologue est une lumière intérieure, celle de la connaissance. La preuve, c'est que Jérôme en sa Vulgate traduit le grec *to phôs* par le latin *lux*, qui signifie la lumière essentielle, dont on ne voit pas l'origine. Celle dont on voit l'origine est en latin *lumen* (par exemple un flambeau, une lampe, etc.) Les yeux se disent *lumina*, qui perçoivent la lumière visible, celle qu'on voit par eux. C'est de la même lumière qu'il est question au début de la Genèse, et que Jérôme traduit par *Fiat Lux !* (1/3). C'est une lumière « mentale », organisatrice du monde, tandis que le soleil et la lune, « lumineux » visibles (lat. Vulgate *luminaria*) ne sont créés que bien après (1/16).

La gnose a toujours valorisé la connaissance, qui doit dissiper les ténèbres de l'ignorance. C'est aussi ce que peut dire Jean dans le verset suivant. La traduction occidentale est : « *La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas accueillie.* » (1/5) c'est une vision tragique, celle d'un échec. Mais on peut traduire autrement le mot grec *katelaben*, ainsi que sa traduction dans la Vulgate par *comprehenderunt* : « *les ténèbres ne l'ont pas arrêlée* ». C'est une version mystique, indiquant bien la victoire de la lumière sur les ténèbres. Cette version est celle du christianisme orthodoxe. Comme *katalambanô* autorise les deux traductions, on pourrait traduire par : « ne l'ont pas saisie » – c'est-à-dire à la fois « comprise », et « immobilisée ».

Même ambiguïté pour le verset 9. On peut comprendre : « *C'était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde.* » Mais aussi : « *C'était la véritable lumière, celle qui éclaire tout homme, qui venait dans le monde.* » Tout dépend si on accorde *erkhomenon* (venant) avec *phôs* (neutre) ou avec *anthrôpon* (masculin) : les deux sont possibles. Jérôme choisit le second cas (*venientem in mundum*). Mais le christianisme orthodoxe, là aus-

si, choisit le premier. Et dans ce dernier cas on est plus proche de l'ambiance, de l'éthos de la gnose.

Le début du verset 14 peut être aussi interprété dans un sens gnostique. La traduction habituelle en est : « *Et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous...* ». Mais on peut comprendre autrement. Le texte grec porte littéralement : « *et elle a dressé sa tente en nous (kai eskènôsen en hêmîn)* ». Si l'on prend « dresser sa tente » dans un sens non métaphorique, on peut penser à une intériorisation de la *shekhina*, mot hébraïque signifiant « résidence », utilisé pour désigner la présence à demeure de Dieu, particulièrement dans le Temple de Jérusalem. C'est de la même racine sémitique que vient le mot grec *skènè*, tente. Maintenant, si l'on oublie cette référence, on a simplement l'idée d'habitation, comme dans la traduction de la Vulgate : « *et habitavit in nobis* ». Mais quoi qu'il en soit, le *en hêmîn*, ou le *in nobis*, peuvent aussi bien en grec qu'en latin indiquer une présence divine seulement intérieure, présente individuellement dans chaque personne, ce que la gnose a toujours souligné. Notez qu'en français le mot « inhabitation » ne signifie pas seulement le fait de ne pas être habité, mais qu'il peut avoir un sens théologique inverse : la présence de Dieu ou du divin dans l'âme du croyant (Grand dictionnaire Robert).

C'est de la même façon que le Royaume de Dieu peut échapper non seulement à toute réalité terrestre, mais encore à toute perception en collectivité ou en groupe, pour demeurer « *à l'intérieur de vous* », comme le dit l'évangile de Luc (17/21). *Entos hymôn*, et sa traduction *intra vos*, ne peuvent dire autre chose, malgré ce que disent la plupart de nos traductions occidentales, qui sont idéologiques ou théologiques, et non pas grammaticales, lorsqu'elles mettent : « *parmi vous* », ou « *au milieu de vous* ». L'orthodoxie quant à elle garde bien : « *à l'intérieur de vous* ». En fait Luc capte ici une source gnostique ou pré-gnostique, puisqu'on lit la même chose dans l'évangile selon Thomas (logion 3) : et c'est miracle même qu'elle y soit restée, voisinant avec de toutes autres traditions (l'une eschatologique, et l'autre sacrificielle, c'est-à-dire paulinienne). On peut les voir se succéder, au risque d'un « rapetassage », en relisant Luc 17/21-25.

➔ On comprend tout de suite pourquoi la gnose a suscité beaucoup d'hostilités. Parce que le méditant solitaire, cherchant en lui-même le Royaume, n'a pas besoin de la médiation cléricale. L'Institution se méfie toujours des solitaires. Elle préfère un petit troupeau à diriger, les « ouailles » (du latin *ovicula*, petite brebis). L'enjeu est des moins nobles qui soient : le désir d'emprise sur l'autre, la soif de pouvoir. En outre, une des raisons de l'effacement historique de la gnose, c'est que par nature, faite d'individus solitaires, elle ne pouvait faire église (gr. *ekklèsia*, assemblée). Il faut reconnaître aussi que les gens préfèrent être guidés, que chercher en eux-mêmes. Enfin ce qui a desservi la gnose, c'est la difficulté d'accès de certains de ses textes. Aussi est-elle demeurée marginale, comme la kabbale, qui est une gnose juive, ou le soufisme, souvent vu d'un mauvais œil en islam. Et aussi elle a été persécutée, comme le catharisme, qui par son dualisme de principe est une réactivation de l'esprit gnostique. Ou encore le quiétisme de Madame Guyon au 17<sup>e</sup> siècle : elle cherchait dans l'« oraison » (la prière), un « moyen court », c'est-à-dire se dispensant de tout intermédiaire institutionnel, pour arriver à Dieu. Fénelon l'a défendue, mais il a dû finalement s'incliner devant Bossuet, qui l'a violemment attaquée.

Enfin dans le verset 16 du Prologue figure le *plérôme*, notion gnostique par excellence. C'est lui qu'on traduit par « plénitude », sans doute en calquant le *plenitudo* de la Vulgate, et parce que « plérôme » ne serait pas compris : « *Et nous avons tous reçu de sa plénitude (ek toû plêrômatos autoû), et grâce pour grâce...* » Le plérôme pour les gnostiques est l'état primordial d'unité préexistant à la dispersion des êtres par la chute dans le temps. Il participe de l'éternité, et s'oppose à l'entropie, au refroidissement qui le suivent nécessairement :

Chronos, comme on le sait, dévore ses enfants. Cette notion, essentielle chez Valentin, l'est aussi dans l'évangile selon Thomas, bien antérieur sans doute si on en considère les fragments grecs (papyrus d'Oxyrhynque), qui affirme par exemple qu'il faut « *faire le Deux Un* », c'est-à-dire conjurer la division (logion 22), ou qu'il faut revenir aux « *modèles* » (« icônes ») qui précèdent toute existence (logion 84). Cette notion, qui oppose radicalement l'éternité et le temps, celui-ci étant un viol de celle-là, est empruntée à Platon (*Timée*, 37 c sqq.).

## **Le Texte lui-même**

L'évangile selon Jean est hétérogène. Plusieurs courants s'y mêlent, plusieurs strates rédactionnelles y figurent. C'est comme un millefeuille, et on peut penser qu'une sorte de synthèse y a été cherchée entre différentes orientations. En un sens cela peut nuire à sa cohérence. Je me contenterai de pointer quant à moi ce qui me semble relever de l'orientation gnostique : c'est pour cela que je n'ai parlé que de « traces » gnostiques dans cet évangile.

### **1/ Le refus de l'eschatologie**

Dans les synoptiques, elle est constamment présente. Par exemple Matthieu parle de la « moisson eschatologique ». C'est la séparation à venir entre les justes et les pécheurs, qui aura lieu lors du Jugement dernier, consécutif à la nouvelle venue ou parousie du Christ. Il s'inspire du livre de Daniel (« *Le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel...* »), scénario qu'on retrouvera dans le Credo : *Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos*. Le Jugement dernier est inspiré aussi du « Jour du Seigneur » dans le Livre de Sophonie. Voyez ici notre *Dies irae*.

D'où toute une pédagogie de la peur qui a marqué très longtemps tout notre christianisme. Encore aujourd'hui sur les tombes catholiques on voit souvent l'inscription « *Priez pour lui* » (acronyme *PPL*). Elle ne peut se comprendre que s'il s'agit d'aider, par la prière, le mort qui va passer en Jugement. En est-il de même en monde protestant ? Merci de me le dire.

Eh bien, cette eschatologie est totalement refusée dans le passage suivant : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.* » (Jean 5/24) Le verbe « il a » est bien au présent dans le texte original grec : *ekhei*. Quant à « il est passé », le verbe grec est au parfait (*metabebèken*), qui indique le résultat présent d'une action passée. Pour « vie éternelle », on a *zoèn aiônion*, adjectif d'où viennent les *éons* de la gnose, qui sont des émanations temporelles de l'Être suprême intemporel.

En tout cas, on voit bien que ce qui est valorisé est le « ici et maintenant » (*hic et nunc*), ce qui est le propre de l'attitude gnostique. Le salut n'est pas attendu pour après la mort (*post mortem*), mais pour l'immédiat, une fois faite la *metanoïa* (modification de l'état d'esprit, conversion). C'est le cadeau, le présent du présent. Cela exclut toute idée d'attente de nature eschatologique.

Quant à la mort, elle n'existe pas au sens littéral pour le disciple : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.* » (Jean 8/51) Cette parole peut être rapprochée du logion 1 de l'évangile selon Thomas : « *Et il a dit : 'Celui qui trouve l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort.'* »

Ou bien c'est ici un miracle qui est promis (échapper à la mort physique), ou bien il faut entendre « mort » dans le sens spirituel. Celui qui chemine avec la « *lumière de la vie* » ne peut mourir (spirituellement) : « *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.* » (Jean 8/12) – La gnose ne dit pas

autre chose. L'important n'est pas qu'il y ait une vie après la mort, mais qu'il y ait une vie avant la mort (comprenez une vie spirituelle, une vraie vie). Que la vie soit Vie...

## 2/ Le refus du monde

Le monde (*kosmos*) est toujours pris dans un sens totalement négatif dans l'évangile de Jean. Très souvent sa mention s'accompagne de l'opposition entre ceux qui sont « d'en-haut », et ceux qui sont « d'en-bas » : « *Il leur dit (aux Juifs) : 'Vous êtes d'en-bas ; moi, je suis d'en-haut. Vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde.'* » (8/23)

Le monde est un lieu de tribulation (*thlipsis*), dont il faut s'évader. Voici ce qui est dit aux disciples : « *Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.* » (16/33) C'est une version, que traduit Segond. Mais d'autres manuscrits ont non pas « vous aurez » (*exete*), mais « vous avez » (*ekhete*). Donc l'Enfer, il n'y a aucun lieu de le craindre pour après la mort, comme nous le serine l'Église instituée tout en disant « bon » ce monde-ci. Tout simplement parce que l'Enfer, nous y sommes déjà. Ce sera plus tard la même position que prendront les cathares, qui inversement disent le monde « mauvais », mais qui ne s'inquiètent pas de l'Enfer *post mortem*.

→ Notez que cette « tribulation » est exactement homologue à ce qu'on appelle en Orient le *samsara*. Dans l'hindouisme, ce mot est utilisé pour parler du cycle des réincarnations, des vies et des morts qui se suivent sans que l'adepte réussisse à atteindre la libération, la lumière, le *moksha*. Le yoga aide à sortir de ce cycle. Dans le bouddhisme, il s'agit aussi du cycle des existences conditionnées successives, soumises à la souffrance, à l'attachement et à l'ignorance. Ces états sont conditionnés par le *karma*. On s'en délivre dans le nirvana.

Pourquoi le « monde » est-il ainsi dévalorisé ? Pour les gnostiques il est l'œuvre non pas de Dieu, mais d'un dieu second (*hystère*, en grec), qu'ils nomment le démiurge. Jean parle du « *Prince de ce monde* », qu'il faut « *jeter dehors* » (12/31), et « *juger* » (16/11). C'est peut-être Satan, le Diable. Mais ce pourrait aussi être ce fameux démiurge. En tout cas, il est difficile de ne pas voir là un dualisme, qu'on pourrait comparer aussi à celui des Manichéens.

→ Notez que l'intuition gnostique a d'importants précédents. Ainsi une faille rarement remarquée se trouve dans le récit de création du monde par Dieu, tel qu'il est rapporté dans la Genèse. Dieu crée la lumière au « Jour un » (héb. *yom erad*, gr. *LXX hèmèra mia*, lat. Vulgate *dies unus*), et non pas comme on le dit toujours au « premier jour », car il s'agit du jour de l'Unité, auquel est bien approprié le nombre cardinal. Alors il s'auto-félicite : « *Dieu vit que la lumière était bonne* » (1/4) Mais au deuxième jour (là l'ordinal s'impose), il ne s'auto-félicite pas (dans le TM, texte massorétique, que reprennent nos traductions). Il ne reprend son auto-félicitation qu'au 3<sup>e</sup> jour. Pourquoi ? Parce que l'Unité initiale a été rompue. Dès que s'est engendré un processus, ici fait de séparations successives (ciel/terre ; terre ferme/mers, etc.), la plénitude « holistique » du début, le *plérôme*, ont disparu. La magie du Commencement s'est effacée. Il y a donc là, dans ce texte qu'on nous dit pourtant être totalement positif, une trace de catastrophe, que les gnostiques ont développée : la création est comme un œuf, ou un miroir, qui a été brisé.

Les poètes ont bien exprimé ce côté catastrophique de la Création, en quoi ils sont éminemment gnostiques. Ainsi Valéry, dans son *Ébauche d'un serpent* (il y eu une secte gnostique valorisant le Serpent de la Genèse comme bienfaiteur de l'humanité, celle des Ophites) :

... (Soleil...)  
Tu gardes le cœur de connaître  
Que l'univers n'est qu'un défaut  
Dans la pureté du Non-être !...

Ô Vanité ! Cause Première !  
Celui qui règne dans les Cieux,  
D'une voix qui fut la lumière  
Ouvrit l'univers spacieux.  
Comme las de son pur spectacle,  
Dieu lui-même a rompu l'obstacle  
De sa parfaite éternité ;  
Il se fit Celui qui dissipe  
En conséquences, son Principe,  
En étoiles, son Unité.

Psychologiquement tout cela s'explique facilement. Toute œuvre de création est une entrée dans le temps qui en altère inévitablement le principe : c'est le masque mortuaire de son intention. Et ainsi tout déroulement temporel est le meurtrier de la promesse qui caractérisait son début. Qui ne voit ou ne sent que la vraie fête est la veille de la fête, et le vrai dimanche, le samedi soir ? Le meilleur moment en amour, a-t-on dit, est quand on monte l'escalier : peut-être est-il meilleur dans les rêves que dans les draps... Sitôt que quelque chose a commencé, la température émotionnelle diminue. Ce qui est fait, effraie. Des mots comme « achever », « finir », etc. sont redoutables. On « achève » un blessé, et ce n'est pas un éloge que de dire de quelqu'un qu'il est « fini ». Les dieux nous punissent, disait Oscar Wilde, en exauçant nos vœux. Formulons donc des vœux gnostiques : « Je vous souhaite de ne pas obtenir cette année tout ce que vous désirez ! » Car il faut dans la vie toujours laisser à désirer, et cette expression, ordinairement péjorative, est pour moi éminemment positive.

Mais ce pessimisme de principe ou de départ n'est pas le dernier mot de la gnose. S'il a pour lui la lucidité, il ne faut pas oublier que ce processus de dégradation est conjurable, d'abord par sa prise de conscience, c'est-à-dire sa connaissance (gnose), puis par la volonté de revenir au Commencement : « *Les disciples dirent à Jésus : 'Dis-nous comment sera notre fin ?' Jésus leur répondit : 'Avez-vous donc oublié le commencement, pour que vous vous préoccupiez de la fin. Car là où est le Commencement, là aussi sera la fin. Heureux celui qui se tiendra dans le Commencement, et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas de la mort.'* » (Évangile selon Thomas, logion 18) – Un moyen essentiel d'y arriver est de remonter en enfance, et non pas comme on dit d'y retomber. Voyez là-dessus ma [Source intérieure](#).

### 3/ Postérité

L'évangile selon Jean autorise ce qu'on a appelé la *fuga mundi* (fuite loin du monde) des origines : anachorètes, ermites vivant au désert (*heremos*), pour être plus près de Dieu, de l'« en-haut ». Voyez le cas de saint Siméon stylite (perché pendant des années sur sa colonne). Cela va jusqu'au *contemptus mundi* (mépris du monde) du 17<sup>e</sup> siècle, tel qu'on le trouve par exemple dans les stances de *Polyeucte* de Corneille :

*Source délicieuse en misères féconde,  
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?  
Honteux attachements de la chair et du Monde,*

*Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?  
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,  
Toute votre félicité,  
Sujette à l'instabilité,  
En moins de rien tombe par terre,  
Et comme elle a l'éclat du verre,  
Elle en a la fragilité.*  
(v. 1105-1114)

Voyez aussi la *Paraphrase du psaume CXLV*, de Malherbe :

*N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;  
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde  
Que toujours quelque vent empêche de calmer.  
Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre ;  
C'est Dieu qui nous fait vivre,  
C'est Dieu qu'il faut aimer.*

Il me semble que la phrase johannique essentielle est celle que Jésus adresse à Pilate : « *Mon Royaume n'est pas de ce monde* » (18/36). Le royaume n'est plus évidemment temporel, comme dans le cas de l'attente messianique juive, mais en plus, comme susdit, il peut devenir une réalité purement intérieure et spirituelle.

→ Je peux formuler ici une hypothèse. Les premières générations chrétiennes vivaient dans ce qu'on appelle un climat d'imminence eschatologique : une fois le Messie mort, elles attendaient impatiemment sa parousie, son nouveau retour. Voyez Paul : *Marana tha !* – « *Notre Seigneur, viens !* » (1 Corinthiens 16/22 : expression araméenne) Ou encore la fin de l'Apocalypse : « *Viens, Seigneur Jésus !* » (22/20). Et même « *La figure de ce monde passe* » (1 Corinthiens 7/31), dans la bouche de l'Apôtre, n'a de sens qu'en rapport avec l'attente impatiente de ce retour. Mais il suffit de lire le *Notre Père* pour y voir que le Royaume est attendu immédiatement : « *Vienne ton Règne !* » – d'où l'Adventisme (*Adveniat regnum tuum !*) ...

Mais à la longue cette attente a été démentie par les faits : la parousie ne s'est pas produite. Aussi, comme on n'a pas pu la voir de son vivant et je dirai de ses propres yeux, d'abord on a pu accepter, *nolens volens*, les délais du temps. C'est comme quand on attend le tram, ou le bus. On commence par fixer le point d'où il doit venir, et en quelque sorte on le tire des yeux. Puis, rien ne venant, on s'assied, plus patient. Voyez le passage de l'attitude prise dans la prière. D'abord on prie debout (cas des orants et orantes primitifs), puis on prie à genoux et parfois chez nous sur un prie-Dieu, pourvu d'un coussin bien douillet...

Il est donc compréhensible qu'ensuite (à partir de la fin du 1<sup>e</sup> siècle) on ait pu vouloir transformer la parousie qui n'était pas survenue en présence intérieure et en réalité spirituelle. C'est ce qui expliquerait le succès des grands systèmes gnostiques du 2<sup>e</sup> siècle, qui ont opéré cette transformation.

Il n'est donc plus nécessaire d'attendre pour le futur quelque chose que l'on peut trouver en soi-même, et qui, si on le trouve, est comme déjà arrivé :

« *Ses disciples lui dirent : 'Quel jour le repos de ceux qui sont morts arrivera-t-il ? Et quel jour le monde nouveau viendra-t-il ?' Il leur dit : 'Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas.'* » (Évangile selon Thomas, logion 51)

« Ses disciples lui dirent : 'Le Royaume, quel jour viendra-t-il ?' – 'Il ne provient pas d'une attente. On ne dira pas : Voici il est ici ! ou Voilà il est là ! Mais le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas.' » (Évangile selon Thomas, logion 113)

#### 4/ Enjeux

Le scénario s'infléchit alors considérablement. Dire que le Royaume n'est pas de ce monde peut mener à un désengagement vis-à-vis de ce monde, à un refus par exemple d'y vouloir faire régner la justice, comme dans les Béatitudes (propres aux synoptiques) : « *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !* » (Matthieu 5/6) La théologie de la libération, par exemple, pouvait s'appuyer sur ces textes : l'homme avait pour agir le modèle d'un Christ révolutionnaire (cf. le « Christ socialiste » de Pierre Leroux, et celui des Romantiques du 19<sup>e</sup> siècle). Mais la nouvelle attitude, faite d'intériorisation spirituelle du Royaume, peut la rendre impossible.

Il me semble que l'esprit protestant ne tourne pas le dos au monde. À ce que j'en sais, le monachisme y est inconnu. Beaucoup de protestants s'engagent et militent dans la Cité (la CIMADE, etc.). Même le postulat de Calvin de la double prédestination (certains pour le salut, d'autres pour la damnation), qui semblait au départ mener à la paralysie et au refus de l'action, a abouti à l'arrivée au déploiement de cette action même. Pour savoir si on est élu, par exemple, agissons, et le résultat rencontré par notre action le prouvera (ou l'infirmiera) : c'est le fondement de l'idéologie états-unienne (cf. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*). C'est à mon avis une version nouvelle des ordalies ou jugements de Dieu médiévaux. – À l'inverse, le jansénisme du 17<sup>e</sup> siècle, partant des mêmes bases, en réactivant la position augustinienne sur l'humanité (*massa damnata*, masse de condamnés), aura une vision tragique et paralysante : incapacité pour l'homme de réaliser dans ce monde les valeurs dont il est porteur (cf. Lucien Goldman, *Le Dieu caché – Étude sur la vision tragique chez Pascal et Racine*).

#### 5/ Synthèse possible ?

Alors ? Faut-il rester sur cette opposition (fuir le monde ou y vivre, en voulant et espérant le changer) ? Faut-il la radicaliser ? Je ne pense pas. En effet, je crois qu'avant de changer le monde, il faut se changer soi-même, et que ce changement, par contagion et irradiation, déteint sur les autres. « *Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus...* » (Évangile selon Thomas, logion 3). Il y aurait là une possibilité de synthèse. L'action doit être précédée par un changement de mentalité, la *metanoïa* déjà mentionnée.

Cette dernière n'est plus comprise comme elle l'est habituellement, à l'intention du troupeau des fidèles, en tant que pénitence ou retour à Dieu, mais comme une plongée en soi-même pour l'y trouver, un retour à soi. Voyez l'enfant prodigue qui revient à lui (Luc 15/17 : *eis heauton elthôn – in se autem reversus*), avant de faire retour vers son père et de se redresser (résurrection ou résilience : *anastas poreusomai – surgam et ibo...*) : Luc 15/18. En termes jungiens, ce retour à soi est un retour au soi essentiel, au Soi en soi.

La différence des deux sens, le sens vulgaire (exotérique) et le sens initié (ésotérique) se voit dans la *téchouva* hébraïque, que calque la *metanoïa* néotestamentaire. Pour le peuple, c'est un retour à Dieu, dans son sein ou son giron (sens d'une pénitence), mais pour l'initié c'est un retour à l'essentiel trouvé au fond de soi : c'est ce dernier sens que la kabbale donne à ce mot.



L'apport de la gnose est d'avoir ramené l'homme à reprendre le « *Connais-toi toi-même* » (*gnôthi seauton*) de Socrate. À s'explorer lui-même, à voir ses propres possibilités, en bien et en mal, ce qui est il me semble un préalable à toute bonne socialisation et à toute action pour le changement éventuel des autres. Il faut savoir (connaître > gnose) ce que l'homme peut faire, de mal sûrement, mais aussi et même lorsqu'il pense bien faire. Valéry disait : « *L'homme sait assez souvent ce qu'il fait, il ne sait jamais ce que fait ce qu'il fait.* » Essayons de faire qu'il n'en soit pas toujours ainsi. Ainsi, à la différence de Paul dans le passage que j'ai cité en commençant (1 Corinthiens 13/2), je ne pense pas que l'amour (l'*agapè*) passe avant la connaissance ou la gnose : peut-on aimer si on ne sait pas ce qu'on est capable de faire ? Aimer yeux fermés c'est tirer sans viser... J'ai développé cela dans mon ouvrage [\*Méandres de l'amour – Éros et Agapè\*](#) (Dervy, 2014).

L'homme est-il toujours en adéquation à son « modèle » préexistant, instituant, comme le dit le logion 84 de l'évangile selon Thomas ? Est-il toujours ce qu'il est – je veux dire ce qu'il peut être, essentiellement ? C'est la question fondamentale, car il y a souvent d'énormes décalages et distorsions entre ce que l'homme croit être, et ce qu'il est en réalité. Un tel pétitionne ou défile contre le fascisme, et pour cette raison est vanté en tant qu'homme public, alors qu'en privé il a une attitude fascisante, en terrorisant en parfait petit chef sa femme et ses enfants, etc. Finalement, pour bien connaître quelqu'un, il faut bien souvent interroger ses proches. Jung a bien insisté là-dessus.

Au fond le Jésus johannique a dans certaines de ses paroles au moins, une attitude totalement gnostique : « *Il n'avait pas besoin qu'on le renseigne sur les hommes, car il savait lui-même ce qui est dans l'homme.* » (Jean 2/25) Cette idée de connaissance de l'homme – « *Il savait* » – (gr. *egignôskên* > gnose, lat. Vulgate *sciebat* > science) nous invite à l'introspection, et à voir clair en nous : des pulsions fascisantes, racistes, xénophobes, sont en nous-mêmes. Il faut les reconnaître et lutter contre elles. Il ne suffit pas de les dénoncer chez les autres, si on ne s'est pas soi-même connu, mis au clair et changé.

J'ai mis en épigraphe à mon livre sur l'évangile selon Thomas ([\*Une voix nommée Jésus\*](#), Dervy, 2010) la phrase de Gandhi : « *Soyez vous-même le changement que vous voulez voir dans le monde.* » À rien ne sert de l'attendre, dans une fallacieuse perspective eschatologique, si on ne l'a pas déjà réalisé en soi. Comme dit Gide dans ses *Nourritures terrestres* : Que peut-il naître qui ne vienne pas de nous-mêmes ? J'aime bien ce « mantra » de l'émission écologique *CO2 Mon amour*, qui passe sur France Inter le samedi en début d'après-midi : « *On n'attend pas le changement, nous sommes le changement.* » Un gnostique ne dirait pas autre chose...

**Conférence prononcée à la « Maison de la Garenne » de Beauvoisin (Gard), le 13 mars 2015**

**© Michel Théron 2015**